

Jean Louis Bourdon

Fin de Programme

A mon ami Christophe Dias

La Femme: Entre 50 et plus

L'Homme: Entre 50 et plus

Un intérieur aménagé de meubles bon marché, canapé, table, chaises, etc. ; au mur des productions de tableaux célèbres ; un homme est en pyjama, il a un large bandeau autour de la tête, une femme en robe de chambre entre.

LA FEMME, *autoritaire* — C'était quoi, ce bruit ?
Il la regarde, l'air étonné.

— C'était quoi ?

L'HOMME, *même jeu.* — Hein ?

LA FEMME — Ce bruit ! Qu'est-ce que c'était ?
Tu te crois le 14 juillet ou quoi ?

L'HOMME, *même jeu.* — Moi ?

LA FEMME — T'as fait un bruit ici tout à l'heure, un énorme bruit ! J'en suis tombée du lit, qu'est-ce que c'était ?

L'HOMME — Un... Un bruit chez nous ?

LA FEMME — Énorme ! Je me suis ramassée sur le plancher !

L'HOMME, *embarrassé*— Je... Je n'ai rien entendu.

LA FEMME — Ne me prends pas pour une esca-

lope de dinde ! Je ne suis pas née de la dernière grêle, ne cache pas ton jeu, parle ! Où es-tu allé pique-niquer ?

L'HOMME — Je...Je n'ai pas bougé !

LA FEMME — Et moi je n'ai pas connu la grêle !

L'HOMME — Ah ? Je...

LA FEMME — Tais-toi donc, effronté ! Et arrête de roter !

L'HOMME — Mais...

LA FEMME — T'es sourd comme un coup de fusil ! Voilà ton problème ! On a beau te parler, s'intéresser à toi, tu es inexistant, je suis seule dans cette maison, tu n'existes pas, tu te prends pour un bibelot, je vis avec un bibelot, où as-tu mis la casserole ?

L'HOMME — La casserole ?

LA FEMME — Oui ! Tu l'as bien mise quelque part ? Je voudrais me faire mon café, où est-elle ? Où l'as-tu cachée ? Tu ne veux pas que je boive mon café, c'est ça ? Je t'ai sorti de la misère, j'ai fait ton éducation et Monsieur fait ses coups en douce ! Tu caches les casseroles

et tu fais du bruit en douce, pour me sortir du lit, moi qui ai tant besoin de sommeil ! Tu finiras mal.

Elle trouve la casserole et s'active à son café dans un recoin de la scène caché du public.

— Qu'est-ce que tu as fait ce matin ? Tu n'es pas resté assis toute la matinée ?

L'HOMME — Non, j'ai allumé la télé pour me regarder mon petit feuilleton.

LA FEMME — Ton petit feuilleton ?

L'HOMME — Oui.

LA FEMME — Monsieur passe ses journées vautré sur la télé à se regarder ses petits feuilletons qui ramollissent l'esprit, faudra pas t'étonner après si tu te retrouves avec un grain de raisin en guise de cervelle. Ça te démolit tout cet engin, après ce n'est plus des cellules qui te restent là-dedans, c'est de la choucroute. Et voilà la seule volonté de ce petit truc avec des polis, avoir de la choucroute dans la cabesse. Des fois, je me demande bien comment j'ai pu te rencontrer, comment j'ai pu t'adresser la parole et finir dans ton lit, toi qui croyais ressembler à Clark Gable, tu avais

déjà beaucoup de mal à ressembler à une taupe et c'était ça ton mystère. Maintenant, je me rends compte que tu es mort depuis des siècles, une véritable momie, une statue de bronze, une photo polaroid, même un chat me répondrait et toi tu ne miaules même pas.

LA FEMME, *un temps, elle s'active à son café.*

— Comment s'est passée l'opération ?

L'HOMME — Hein ?

LA FEMME — L'opération ! Comment ça s'est passé ?

L'HOMME — L'opération ?

LA FEMME — Ouais, l'opération !

Elle boit son café.

— Quand elle arrive à l'hôpital avec son petit sac rouge, qu'est-ce qui se passe ? Elle est épuisée, alors elle s'allonge et ils lui enlèvent les amygdales, son imprésario est à côté, alors elle hurle, c'est une chanteuse, elle hurle et c'est la fin de l'épisode...

Elle attend une réponse. Il donne l'air de ne rien comprendre.

L'HOMME — Ah !... Je ne savais pas.

LA FEMME — Comment ça, tu ne sais pas ? Tu regardes le feuilleton et tu ne sais pas si on lui retire les amygdales ! C'est le tournant ! Le tournant du film ! Si tu n'as pas suivi l'opération, tu es marron, c'est là où tout se décante, c'est là où le film prend sa pleine mesure ; si tu n'as pas vu ça, si tu n'as pas vu la scène de la chanteuse qui hurle et du docteur..., tu n'as rien vu ! Comment c'est son nom à ce sale type, déjà, le rouquin ? Le rouquin à tâches de rousseur ! C'est quoi son nom ?

L'HOMME — Un rouquin ?

LA FEMME — Oui, un rouquin ! Un rouquin avec des tâches de rousseur !

L'HOMME — Avec des tâches de rousseur ?

LA FEMME — C'est ça, c'est quoi son nom ? Ça sonne allemand, son nom.

L'HOMME — Pas vu d'allemand dans mon feuilleton !

LA FEMME — J'ai dit que c'était un Allemand, j'ai dit que ça sonnait allemand ! Avec des tâches de rousseur !

L'HOMME — Un rouquin ?

LA FEMME — C'est ça, un rouquin.

L'HOMME — Je ne vois pas !

LA FEMME — Je vis avec un non-voyant !
Léger temps.

L'HOMME — Moi, mon feuilleton, ça se passe à l'époque des dinosaures.

LA FEMME — Des dinosaures ?

L'HOMME — Oui, y a des types qui peignent des dinosaures dans des cavernes.

LA FEMME — Dans des cavernes ?

L'HOMME — Oui !

LA FEMME — Je ne te parle pas de ce feuilleton-là ! Je ne l'ai pas vu, ce feuilleton. Y a pas de dinosaures dans mon feuilleton. Moi je te parle du docteur, du docteur qui fricote avec la petite Delétoile dans le dos de sa mère, d'ailleurs ce n'est pas lui le docteur, lui c'est le dentiste. Le docteur, il est homosexuel dans le film. Il est en ménage avec un plombier et en plus il est brun, pas rouquin, c'est l'autre le rouquin, le dentiste, avec des taches de rousseur, c'est lui le sale type.

L'HOMME — Je n'ai jamais vu ce feuilleton.

LA FEMME — Dans quel monde est-ce que tu vis ? Qui es-tu ?

Léger temps. Ils se regardent.

— Qu'est-ce que tu fais ?

L'HOMME — Je me gratte.

LA FEMME, *elle se gratte aussi.* — Moi aussi, je me gratte depuis ce matin, je n'arrête pas de me gratter, je me gratte comme une folle !

L'HOMME — C'est la saison !

LA FEMME — Quelle saison ?

L'HOMME — A la télé aussi ils se grattaient.

LA FEMME — Normal, à l'époque des dinosaures, les hommes étaient des singes.

L'HOMME — Je ne parle pas de mon feuilleton, l'ont pas passé mon feuilleton !

LA FEMME — L'ont pas passé ?

L'HOMME — Non ! Z'ont passé un flash spécial à la place.

LA FEMME — Ne hausse pas la voix, s'il te plaît ! Qu'est-ce qu'il avait de spécial, ce

flash ?

L'HOMME, *intimidé*. — La dame se grattait.

LA FEMME — Où ?

L'HOMME — Au bras.

LA FEMME — Quelle dame ?

L'HOMME — La speakerine !

LA FEMME — Et pourquoi est-ce qu'elle se grattait ?

L'HOMME, *embarrassé*. — J'ai cru comprendre que ça la démangeait.

LA FEMME — Un jour je te jetterai dans le métro et tu dormiras sur les bancs entre les rats et les bouteilles cassées et tu te feras ramasser comme une loque, voilà ce qui t'attend !

L'HOMME — C'est faux !

LA FEMME — Ce n'est pas faux ! Ils te colleront dans un bus gris, et le bus filera dans la banlieue des matins gris, et le bus s'arrêtera dans la cour d'une grande maison grise, laide, vieille et dégoûtante, on te fera descendre, on te mettra des coups de bâton pour que tu

avances plus vite, des types en blanc-gris te prendront et te jetteront dans une salle où il y a de la boue partout, ils arracheront tes vêtements avec des crochets pour ne pas se salir et en un jet de pierre tu seras tout nu devant les autres comme toi qui seront tout nus aussi, parce qu'ils ont comme toi maltraité leur pauvre femme, après on te jettera sous la douche, tu as horreur de l'eau, tu seras horrifié, tu vomiras le jour qui t'a entendu crier, le jour où la vie, ta vie est entrée dans le royaume de la lumière, et sous l'eau bouillante tu seras ébouillanté, tu seras cuit, t'auras la mine d'un pet de lapin dans un brouillard épais, un gros type avec des taches de rousseur et du poil par-dessus te frotera avec une brosse de chiendent, ça te fera mal au dos et ailleurs, à ce moment-là tu commenceras à ne regretter, après quoi ils te passeront des habits ridicules avant de te rejeter à la rue, où, aveugle, tu retourneras dans le métro entre les rats et les bouteilles cassées, voilà ce qui t'attend ! Tu as rentré le lait ?

L'HOMME — Hein ?

LA FEMME — Le lait ! Où est le lait ? Tu n'as pas rentré le lait ?

L'HOMME — Le lait ?

LA FEMME — Oui, le lait ! Qu'est-ce que tu as fait du lait ?

Elle le regarde avec un air de reproche.

— Tu n'as pas rentré le lait ? Tu as laissé le lait dehors ? Tu veux que les chiens pissent dessus ?

L'HOMME — J'ai oublié !

LA FEMME — Tu sais bien que les chiens aiment pisser sur le lait dans ce quartier !

Elle va ouvrir la porte, reste quelques instants sur le seuil, cherchant vainement des yeux la bouteille de lait.

— Qui a pris le lait ? Les chiens ont pissé sur le lait et les chats l'ont bu ! Ce n'est pas possible autrement !

Elle revient vers l'homme. Il paraît craintif. Vers le public.

— J'aime le lait, quand j'étais petite, je buvais le lait au sein, et d'ailleurs ma mère avait deux vaches, mon père trois lapins et deux fils, c'est lui qui ramenait l'herbe à la maison ;

pendant ce temps, mère, pauvre mère, trayait les vaches comme une folle là-bas dans les prés. On pouvait la voir avec ses sceaux de lait, lourds, pauvre petite vache ! Papa donnait l'herbe à qui en voulait et moi je m'em-piffrais de lait.

Elle paraît absente quelques secondes.

— Ce matin, j'ai perdu mes cheveux, je suis vieille, je crois que je suis vieille, des fois je me demande si je ne suis pas vieille, je crois que je suis vieille et... Et pourtant je ne suis pas vieille. A mon âge, on n'est pas vieille... Et pourtant je perds mes cheveux, c'est de ta faute !!

L'HOMME — J'ai mal.

LA FEMME — Où ? T'as mal où ?

L'HOMME — A la tête.

LA FEMME — Fallait pas te jeter du toit !!

Elle se sert son café.

— La vie passe, on ne s'aperçoit de rien, on vous vole votre lait, tout est normal ! Moi ! Moi, je suis normale ! Pas comme toi ! Toi, tu as toujours un pet de travers, tu n'aimes pas les rillettes, tu me fais peur, moi, j'aime la vie,

moi, je suis venue au monde, je connais le monde, toi tu es un veau, tu ne sais même pas comment tu es arrivé ici, toi tu rotes, alors que le monde est vaste, libre, grand, fort, beau, toi tu es petit, on dirait un nain, je vis avec un nain qui n'a même pas fait sa croissance !

Elle boit son café.

— Ma vue baisse, j'ai mal à la racine des cheveux et je crois que je suis vieille, et je vis avec toi, un pharaon ? Tu me fais rire, tu n'es pas un pharaon, je le saurais, menteur ! Le monde m'ouvre les bras et moi je suis là avec un pharaon de fête foraine, je pleure à l'idée de la peine que tu me fais, la lumière est tout autour de nous, pas chez nous, seulement tout autour, je vis dans le noir ! Tu ne casses rien, tu n'es pas une moissonneuse-batteuse, un œuf avec un bandeau par-dessus, voilà ta métamorphose, tu devrais avoir peur de toi, bois ton café ! Moi je n'ai pas besoin de me jeter du toit pour avoir mal à la tête, j'ai mal à la tête naturellement, je suis naturelle, bientôt vingt ans que tu es dans mes pat-tes, alors que des hommes se battent avec des armes

sur des fronts, dans des tranchées creusées à la pelleuse, j'aime le progrès, le vrai, le progrès au service du courage des hommes qui se battent, arrête de roter ! Tu n'es pas le progrès, je ne suis pas fière de toi, ta guerre à toi, c'est de te jeter du toit, tu es lâche, tu as peur, je te fais peur ? Tu ne vas même pas danser dans les dancings, tu n'aimes pas les films luxembourgeois, tu n'aimes pas les crevettes, ni les rillettes.

L'HOMME — J'ai mal à la tête.

LA FEMME — Tu manges de l'herbe, tu n'aimes pas les hommes-grenouilles, qu'est-ce que je fabrique avec un type qui n'aime pas les hommes-grenouilles ! Je ne te plais pas ? Qui es-tu pour vouloir te suicider ? Je ne suis pas assez séduisante ? Ne suis-je pas une femme ? Avec un corps de femme ? Des seins de femme ? Des fesses de femme ? Ne parle pas sans rien dire ! Tu es heureux ici, tu as ce que tu veux, une maison, du café, le chauffage central, une femme dans ton lit et un toit sur la tête, pour te jeter sur la tête, du toit, quand bon te semble. De quoi as-tu peur ? De quoi te

plains-tu ? Hein ? Bouge ! Ne reste pas planté comme un piquet de pâture quand je te parle !

L'HOMME — Un autre café, ma mie.

LA FEMME — Ne m'appelle pas ma mie, effronté !

L'HOMME — J'ai mal à la tête, la speakerine aussi m'a fait mal à la tête.

LA FEMME — Quelle speakerine ? Une concubine ? Quel est le nom de ta maîtresse ? Parle ! Et arrête de roter !

L'HOMME — La vie m'insupporte !

LA FEMME — Tu ne disais pas ça quand nous allions cueillir des coquelicots dans les champs tous les dimanches après-midi. A l'époque nous étions jeunes, la terre entière était couverte de fleurs, j'aimais me promener dans la luzerne avant le coucher du soleil, je sautillais comme une dinde à l'approche des fêtes de Noël, j'étais naïve et belle, belle parce que je t'ai rendu fou, naïve parce que je suis restée, pourquoi suis-je restée ? Les circonstances étaient contre moi, tu étais le seul

homme valide du hameau, maman allait voir un veau, enfin Maria, c'était l'une des deux vaches de ma mère, elle allait vèler et tu en as profité pour lui demander ma main en traite, traite ! Ma mère m'a traînée à l'église et toi tu m'as passé l'anneau, alors que dans le bourg voisin les jeunes gens, beaux, fonçaient sur leur mobylette, sur les trottoirs dépavés, entre les maisons des jeunes filles affolées. Et toi, tu n'avais pas de mobylette, tu avais une charrue, sans même un boeuf pour la tirer. Quand je pense à tout ça, je pleure toutes les larmes de mon corps, je me vide comme un tonneau de vin.

L'HOMME — Je m'en balance la nouille !

LA FEMME, outrée. — Tu t'en balances quoi ?

L'HOMME — La nouille !

LA FEMME — Tu n'es qu'une pauvre merde de canard ! Et un insolent !

L'HOMME — On ne se moque pas impunément de Joseph !

LA FEMME — Pauvre pue ! J'ai la tête qui tourne !

L'HOMME — La speakerine est une sainte, elle !

LA FEMME — Ne recommence pas avec cette traînée lubrifiée !

L'HOMME — Nous nous aimons !

LA FEMME — Ne me fais pas tourner en bourrique, tu n'es rien qu'une merde que je vais couler dans le béton, Joseph !! J'ai des nausées ! J'ai mal à la gorge, j'ai mal au foie, et j'ai des nausées, tu ne peux pas me faire ça ! Tu ne peux pas me traiter comme un camembert beurre ! Pendant vingt ans nous avons eu mal ensemble, nous avons mangé la même soupe aux poireaux-pommes de terre, nous sommes allés à l'église tous les dimanches matin, et tous les dimanches matin je priais pour toi, pour ta pauvre tête, pour toi, qui aimais te jeter du toit et vaille que vaille la vie suivait son cours, tout était normal, en hiver, nous avions la neige, en automne nous avions la pluie, au printemps nous avions des bourgeons et en été nous avions ma mère. Les avions s'écrasaient régulièrement dans notre potager et le dimanche après-midi nous al-

lions voir les majorettes qui avaient chaque année davantage de poils aux jambes. A cette époque nous avons beaucoup de cerises dans notre pâturage, c'était le temps des cerises, toi, tu me caressais la joue et moi je caressais le chien et nous étions heureux ! Nos corps s'ankylosaient l'un à l'autre un bel après-midi de fin d'été et depuis nous ne faisons plus qu'un, j'étais ton sourire et tu étais ma bonne humeur, tout le monde nous enviait, même le poissonnier de Bobigny, celui qui venait ramasser les escargots derrière le chenil, nous enviait. Nous faisons des envieux à ne plus savoir qu'en faire, les gens aimaient nous prendre en photo dans la rue, alors nous, on s'arrêtait et on riait, les gens applaudissaient et on était heureux et quand il pleuvait, il faisait beau quand même !

L'HOMME — Tu as les yeux qui piquent, n'est-ce pas ?

LA FEMME — Oui, j'ai les yeux qui piquent !

L'HOMME — Moi aussi, j'ai les yeux qui piquent, et en plus je suis tombé amoureux de la speakerine !

LA FEMME — Cette vache ! Je vais me pendre ! Je vais me pendre et ce sera bien fait pour toi ! Je vais me pendre et tu seras obligé d'aller à mon enterrement, tu seras obligé de pleurer, tout le monde pleurera à mon enterrement, toi aussi, devant tout le monde, tu seras obligé de pleurer et tu regretteras de m'avoir traitée comme un camembert beurre ! Tu auras honte, tu seras rouge, tu te cacheras derrière ton parapluie et les enfants te jetteront de l'ail et on dira que tu es un vampire !

Elle chante comme le font les enfants..

— Oh le vampire ! Oh le vampire ! Oh le vampire ! Et les journaux viendront prendre des photos du vampire et tu seras tout seul sur la photo, et tu ne riras plus sur la photo et les gens n'applaudiront plus, ils te cracheront dessus et ils diront: «Il cachait bien son jeu !» et les gendarmes viendront te prendre, ils te mettront les menottes et tu auras l'air bête, parce que tu seras bête, alors ils te jetteront dans leur fourgon, derrière des barbelés, et tu iras dans la plus grande des prisons pour le restant de ta vie, et moi, dans mon cercueil, je

danseraï le jerk, je serai contente, je serai vengée et je pourrai vivre ma mort sans rien regretter, et toi tu seras ridicule derrière tes barreaux, avec ta barbe jusqu'aux genoux. En prison, on te fera manger des asticots, en prison on fait manger n'importe quoi, on te fera manger des haricots verts, tu as horreur des haricots verts, tu te cogneras la tête contre les murs parce qu'on te fera manger des haricots verts !

Elle s'arrête net et boit son café. Silence.

L'HOMME — Moi aussi, je veux du café !

Elle le sert, silence. Il boit.

— Ça me passe mon mal de tête, le café.

Léger silence.

— Il est bien chaud, hein !

Léger silence. Il tousse et boit.

— C'est très bon pour la toux, le café chaud.

LA FEMME — Tu n'as pas vu que c'était une vache, cette grosse vache ! Tu n'as pas de sens, tu n'as pas le sens des affaires, tu n'as plus de sens !

L'HOMME — L'amour n'a pas de sens, ma mie !

LA FEMME — Arrête de roter !

L'HOMME — Ça n'a pas de sens, c'est comme un bouchon !

LA FEMME — Comme un bouchon ?

L'HOMME — Ça flotte mais ça n'a pas de sens !

LA FEMME — Tu n'as jamais eu de sens, tu n'as jamais eu le sens des réalités ! Je rêve et toi tu es un cauchemar, je rêve d'un cauchemar et j'ai mal au nez !

L'HOMME — Quand je pense que c'est le plus beau jour de ma vie !

LA FEMME — J'aurais pu devenir fille mère et piloter des bombardiers dans le Pacifique, adopter un coyote ou une chèvre des Ardenes, peindre sur les murs de toutes les révolutions des sexes véhéments, j'aurais pu chanter la Marseillaise à califourchon sur l'Arc de Triomphe, maman a toujours dit que j'avais une belle voix de basse, j'aurais pu mettre ma pauvre mère sur les trottoirs de Buenos Aires, manger une pomme pendue à un poirier, jeter de bûches à la figure du père Noël, jouer au bilboquet avec la lune, pisser sur l'autel d'une église, lancer des patates

dans les vitrines de l'hôtel des impôts ! Au lieu de ça, je suis devenue folle !

Très léger silence.

— Folle de toi, je t'aime comme une caille aux raisins ! Et pourtant tu ne t'es pas gêné pour me rendre folle !

L'HOMME — On ne cherche pas Joseph impunément !

LA FEMME — J'ai mal aux seins, j'ai mal partout, je ne suis que maux, je n'ai plus d'idées, j'ai la tête comme une ampoule qui claque, comme une roue crevée, un immeuble en flammes, un arbre arraché, un bébé chat noyé, une baguette mangée, un hara-kiri !

L'homme sourit exagérément.

— Pourquoi ris-tu ? Qu'est-ce qui te fait rire ?

L'HOMME — Boudin choucroute !

LA FEMME — Quoi, boudin choucroute ! Tu as faim ?

L'HOMME — Boudin choucroute !

LA FEMME — T'es rien qu'une pauvre crotte de mouche, tu ne joues jamais aux boules, tu ne manges pas de chewing-gum, tu ne vas ja-

mais dans les cafés casser des bouteilles sur la tête des copains, tu ne te bagarres pas, tu n'as pas de mitraillette, tu ne tires jamais sur les policiers, tu n'as jamais eu de repères, tu as ta carte d'identité, de Sécurité sociale, d'assurance tous risques, ta carte de sang, tu ne joues jamais aux cartes, ni aux osselets, tu n'as jamais été en prison, tu n'es rien qu'une petite miche qui n'arrête pas de dire boudin choucroute !

L'HOMME — J'ai mal à la tête !

LA FEMME — Tu n'es pas le seul à avoir mal à la tête !

L'HOMME — L'amour me donne mal à la tête !

LA FEMME — Quoi ?

L'HOMME — Je l'aime !

LA FEMME — Qui ?

L'HOMME — Mais ma petite speakerine chérie !

LA FEMME — Ce crabe informe ! Ce timbre édenté !

L'HOMME, rêveur. — Quelle bouche !

LA FEMME — Quelle bouche ?

L'HOMME — La sienne !

LA FEMME, elle se pince la peau du bras. — Je me sens devenir une peau de phoque ! J'ai les genoux qui claquent, la langue qui me gonfle, les yeux qui me louchent, la sueur qui me coule, j'ai des nauséabondes !

L'HOMME — Tout comme elle !

LA FEMME — J'ai les oreillons !

L'HOMME — Tout comme elle !

LA FEMME — J'ai envie de faire l'amour !

L'HOMME — Elle aussi !

LA FEMME — J'ai envie de toi !

L'HOMME — Moi, j'ai plutôt envie d'elle !

LA FEMME — Ne dis pas ça ! As-tu perdu la raison ?

L'HOMME — C'est plus fort que moi, je l'aime, c'est plus fort que moi.

LA FEMME — Il a perdu la raison !

L'HOMME — Un véritable champ de coqueli-

cots, une eau si pure qu'on pourrait s'y noyer, un sourire neuf sur l'échelle de Richter, une voix de cymbales à faire pleurer Marie, mes jambes ne me portent plus et je ne vois plus rien.

LA FEMME — T'as qu'à t'asseoir et mettre tes lunettes.

Elle le rassoit.

— C'est une sorcière, elle t'a envoûté, je t'avais prévenu; mais Monsieur n'en fait qu'à sa tête, la télé ça fait mal aux yeux, ça rouille les articulations et ça te fait des trous dans la tête.

L'HOMME — Ce n'était pas une femme, c'était une musique.

LA FEMME — Quoi ? Quelle musique ? Une truie, oui ! Une bave de chien ! Un cafard au ketchup ! Un chancre sidatique !

L'HOMME — Tu es jalouse !

LA FEMME — Moi ?

Elle rit.

— Jalouse ?

Elle rit.

— C'est une blague ?

L'HOMME — Je n'aime pas ton nez !

LA FEMME — Quoi ? Tu me le paieras, effron-
té !

L'HOMME — C'est trop tard !

LA FEMME, elle se frotte les bras. — Ça me pi-
cote comme des aiguilles !

L'HOMME — Je n'aime pas tes coquelicots !

LA FEMME — Mes quoi ?

L'HOMME, *il montre les seins.* — Tes coqueli-
cots !

LA FEMME — Qu'est-ce qui te prend, Joseph ?

L'HOMME — Je ne les ai jamais aimés !

LA FEMME — Quoi ?

L'HOMME — Jamais !

LA FEMME — Tu n'as jamais aimé mes coqueli-
cots ?

L'HOMME — Non ! Ni ce divan qui te sert de
fesses !

LA FEMME, *ahurie.* — Ne dis pas ça, Joseph, ne

dis pas ça !

L'HOMME — J'ai toujours su que ça arriverait, j'ai mal, mais ça me fait du bien.

LA FEMME — J'ai mal au cœur !

L'HOMME — J'ai toujours su... La pauvre... Elle pleurait, je l'aime, vous ne m'avez pas cru, vous avez cru voir mais vous n'avez rien vu, vous avez cru croire et vous l'avez dans l'cul, je me gratte, je me gratte de bonheur, pauvre petite qui pleurait !

LA FEMME — J'en ai assez de t'entendre roter, on ne comprend pas ce que tu dis, ce n'est plus la même langue !

L'HOMME — Pas grave qu'elle disait, elle était belle, je l'aime.

LA FEMME — Tu la connais même pas, cette chienne !

L'HOMME — Une simple petite explosion !

LA FEMME — Tu veux partir avec elle, c'est ça ?

L'HOMME — L'erreur est humaine qu'elle a dit, une si gentille personne !

LA FEMME — Tu es un indécrot ! Je vis avec un indécrot, combien est-ce qu'elle prend ?

L'HOMME — Elle disait que tout allait recommencer, que c'était ça la vie, qu'elle nous aimait comme nous l'aimions !

LA FEMME — Quelle hypocrite !

L'HOMME — Qu'il nous fallait rattraper le temps perdu !

LA FEMME, elle a des soubresauts. — Moi aussi je suis une femme... T'aime...

L'HOMME — Que ce n'était pas plus dur que de manger des amanites phalloïdes ou de monter sur un bûcher, qu'un début se devait bien d'avoir une fin et vice versa, quel amour !

LA FEMME — Sales crevettes ! Tu mérites la corde !

L'HOMME — Je l'aime, j'ai mal à la tête mais je l'aime sans arête, c'est une idée fixe !

LA FEMME, avant de se figer comme une statue. — Toute ma vie j'ai cru que je te détestais, et au bout du compte je te déteste... amour... je... Merde !

L'HOMME — En fin de compte, elle a dit que nous n'avions pas perdu complètement notre temps, qu'on avait quand même bien ri, qu'on avait quand même eu pas mal d'avantages, surtout elle, qu'en fin de compte tout allait pour le mieux vu que les hommes l'avaient choisie, qu'on ne l'avait pas volé, vu qu'on l'avait payée, que ce ne serait pas des malheureuses radiations qui allaient nous saper le moral, vu bien entendu que tout le monde n'avait pas d'abri, ensuite elle a dit qu'elle ne savait plus quoi dire et que...
Il se fige à son tour.

FIN

Du même auteur

Karma.
Ces gens qui ne veulent pas mourir sont incroyables.
(Teddy)
Jock.
L'étrange destin de M et Mme Wallace
Derrière les collines
L'Hôtel du silence
Visite d'un père à son fils
C'était vers la fin de l'automne
Au fond des bois
Le landau qui fait du bruit
Le chant du coq
Fin de programme
Un monde épatant ou le pouvoir aux imbéciles
Balbala
Vivement Noël
Le Terroriste
Comme un vol d'hirondelles
Le Locataire
L'Horoscope
Natasha
De l'autre côté du monde
De ma fenêtre et autres textes
Le regard d'Alice
Ni dieu ni maître ou promenons nous dans les bois
L'Experienceur.

PUBLICATIONS THÉÂTRE

Flammarion : 1988: Jock, Visite d'un père à son fils,
Fin de programme, Le chant du coq.

Julliard : 1991: L'hôtel du silence, Le landau qui fait
du bruit, C'était vers la fin de l'automne.

Julliard : 1993: Derrière les collines.

Actes Sud Papiers : 1997: Jock, Ces gens qui ne
veulent pas mourir sont incroyables.

PUBLICATIONS ROMANS :

Flammarion : 1989: Scène de la misère ordinaire.

Flammarion : 1990: Que le jour aille au diable.

Flammarion : 1996: Sur la tête du bon dieu.

Edition de la Différence: 1999: Ainsi soit-il.

Mail de l'auteur: jeanlouisbourdon@hotmail.com

